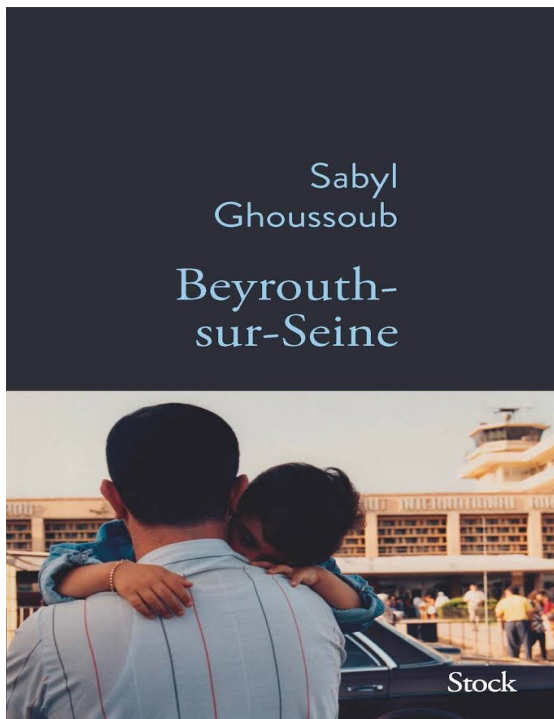


Son histoire à nous



“ Peut-on encore appeler un pays “home” quand on a peur de passer la douane à l’aéroport ? Est-ce encore un lieu où l’on peut se sentir chez soi ? ”

Nous avons déjà tous posé à nos parents, à des proches cette fameuse question : comment vous êtes-vous rencontré ? Pour Sabyl Ghoussoub, cette curiosité enfantine aurait pu s’arrêter par la réponse à cette simple question. Mais le mystère de sa vie et de son identité, était plus profond que cela. Il fallait mettre le doigt sur la guerre du Liban, ses origines et ses repères grâce au témoignage de ses parents, des photos, des lettres, des dates clés pour espérer en comprendre les contradictions... Il fallait qu’il sache les sources de son « déracinement ». C’est un récit vibrant dans lequel vous vous retrouverez, même si vous ne voyez pas le rapport avec votre quotidien.

Alors, voici trois bonnes raisons de lire *Beyrouth-sur-Seine* de Sabyl Ghoussoub.

Tout d’abord parce que les manuels scolaires ne mettent jamais en avant la guerre du Liban. Si nous avons toujours eu une vision occidentale de l’histoire, ce livre chamboule complètement notre point de vue. Si pour tous les auteur.es libanais.es, cela paraît être un passage obligé, alors pour le lecteur c’est un moyen de se détacher des stéréotypes. En plus de raconter l’Histoire, c’est un livre qui nous prouve

que ces sujets là, peu exploités, ont réellement besoin de plus de représentation.

Sabyl Ghoussoub, dans son œuvre, fait passer le message que ce n'est pas juste un conflit de plus, mais une partie intégrante de l'Histoire, une pièce du puzzle sans laquelle on ne peut pas comprendre les sociétés contemporaines. Dans le récit, le lecteur est largement plongé dans cette guerre et il suit une succession d'événements, de faits historiques, de dates qui sont primordiaux et qui nous font comprendre qu'au final, ce n'est pas rien. Certes, toute cette partie historique s'emmêle au fil du récit, et d'ailleurs l'auteur le dit lui-même : « Je ne saisis plus rien de ce que mes parents me disent. J'ai beau écouter réécouter nos entretiens, ce qu'ils me racontent n'a aucune logique (...) Tout devient brouillon vers la fin de la guerre (...) C'est la période la moins traitée par les chercheurs et les historiens (...) » (Toot toot Aa Beirut, 1989), mais c'est le moyen de faire comprendre que le but final n'est pas d'apprendre, ni de stocker des connaissances. Mais bien de comprendre ce qu'il se passe, de représenter et finalement d'expliquer les liens avec nos origines, notre culture.

Cette confusion que l'auteur n'a pas souhaité rétablir, est rassurante et nous permet de comprendre qu'il est possible d'aller au bout des choses, de faire aboutir une démarche très loin même lorsqu'il y a énormément de zones d'ombre. C'est un travail qui est propre à l'auteur, à sa situation puisqu'il s'agit au final d'une quête identitaire,

mais le lecteur y joue son rôle parce qu'il va forcément se demander : « Et qu'en est-il de ma propre famille ? ». En fait, c'est à partir de quelque chose qui ne nous concerne pas de façon personnelle et directe que l'on s'interroge soi-même.



Il est possible de le ressentir comme un témoignage qui permet de se plonger dans la culture libanaise, sous tous ses angles. Non seulement par le biais des travaux de son père, qui en plus d'être inspirants, constituent une réelle ouverture d'esprit. D'un point de vue occidental, on comprend la politique, les mouvements sociaux, l'art du

Liban. Il y a une sorte d'échange pendant la lecture, c'est comme si Sabyl Ghoussoub initiait une discussion entre ses parents et les lecteurs. Il y a une réelle réflexion sur son rapport à l'art, ses repères. Ce qui est très enrichissant, puisque cela donne à voir les divergences entre les repères orientaux et occidentaux, c'est que l'on est témoin d'une vue d'ensemble de leur identité culturelle : « C'est à ce moment-là que je prends conscience du décalage avec les confrères écrivains français de ma génération, nés en France, qui généralement, à la question des influences, citent Balzac, Laurent Gaudé ou Virginie Despentès. Mes références viennent d'ailleurs et beaucoup du monde arabe, pourtant j'ai grandi en France (Le Liban, cet asile de fous, 1981).

Cela relève également la question de la représentation de l'art du monde arabe, quelles sont nos références ? Après la lecture, on peut non seulement avoir eu l'impression d'avoir appris des choses mais également de se sentir intéressé, de retrouver la soif de s'instruire sur la littérature, la poésie du monde arabe, et tout cela grâce à l'éclairage, l'aspect historique que nous donne l'auteur à travers son père : « Et mon père n'était pas seulement un poète, il était aussi dramaturge, metteur en scène, journaliste. Il ne s'arrêtait jamais. (...) La lecture lui avait ouvert les portes de Beyrouth. » (Le mariage de mes parents, Liban, 1975).

Le lecteur est certes plongé dans une atmosphère de conflit, dans le passé de toute une famille, mais il baigne également dans une

forte dimension artistique et culturelle. C'est aussi une imprégnation dans la politique libanaise et les enjeux sociaux, même si cela semble loin de nous, on peut sentir une certaine proximité avec la géopolitique du pays, qui évidemment, a son impact sur la France : « Personne n'imaginait que ces tensions sporadiques entraîneraient une guerre de quinze ans. (...) C'est mon père qui a annoncé la fermeture de l'aéroport à ma mère. Chaque jour, il se rendait à la Maison du Liban dans la Cité Universitaire pour avoir accès aux journaux arabes. » (Le début de la guerre, Liban, 1975). Le lecteur a fondamentalement l'impression d'être au cœur des conflits, dans un dilemme : quel parti prendre ? Nous nous retrouvons particulièrement tiraillés à travers les personnages d'Elias et d'Amine : « Amine ne fait que parler. Il parle sans cesse car il ne veut pas laisser Elias se lancer dans ses analyses politiques. Il ne supporte pas l'air hautain qu'Elias emploie quand il explique la guerre qui a lieu au Liban, ni le ton surjoué qu'il prend. Comme si lui avait raison et la terre entière, tort. » (Yala, ce poème, Paris, 1977).



Rencontre au Conseil Régional de Toulouse, 17 octobre 2022

Enfin, ce récit est un véritable hymne aux liens familiaux, ces liens tiennent une place centrale dans la construction du roman. La mère de Sabyl Ghoussoub incarne un personnage très fort et symbolique, attaché à ces liens, qui même souvent séparée de ces proches, entretient des relations avec sa famille grâce aux progrès technologiques : « (...) elle a dû recevoir des messages sur son WhatsApp familial sobrement intitulé « Liban ». Cette assemblée est composée d'une cinquantaine de membres : (...) Ils passent aussi leur temps à se souvenir de ce beau pays d'avant la guerre (...) » (Mon père, ma mère, Paris, 2020). Cette face du récit permet au lecteur de questionner ses propres rapports à sa famille, comment s'entraider en tant de crise, de séparation.

La démarche de l'auteur est tout simplement d'immortaliser par l'écriture des souvenirs, des moments clés de la vie de ses parents qui expliquent ses origines, qui sont des facteurs essentiels de son identité. D'ailleurs, il se tient ici en héros qui a le pouvoir de rendre hommage, de libérer la parole de ses parents, de rendre fier : « Ma principale angoisse lors de l'écriture de ce livre était de voir mourir mon père avant sa publication. D'une certaine façon, j'écris ce livre pour qu'il se pavane avec dans Paris et qu'il hurle : « Je suis un héros, un héros de roman ! » (...) Est-ce que filmer ses parents ce n'est pas déjà les tuer un peu ? » (La mort de mon père, 2021). Il s'agit également de se demander si sa démarche est légitime, jusqu'où peut-il aller.

Ce qui touche le lecteur, c'est qu'il se rend compte que ce livre a sûrement été un moyen pour l'auteur de se réconcilier avec les liens affectueux qu'il entretenait avec ses parents, peut-être a-t-il pu plus facilement discuter de choses qui relèvent de l'affect avec ses parents parce qu'il était couvert par ce projet qu'il avait, peut-être s'est-il rendu compte de ressentis qu'il avait simplement en écrivant, en enregistrant ses parents : « En me voyant, être si curieux de leur histoire, mes parents ont réalisé combien je les aimais et il est vrai que je les aime encore plus qu'avant (...) Après avoir lu mon papier, mon père était venu me voir pour me dire « Je ne savais pas que tu m'aimais » et les larmes lui étaient montées aux yeux » (Un mauvais fils, Paris, 2021). Ainsi, le lecteur en étant témoin de cette profonde intimité peut se questionner

sur les liens qu'il entretient avec sa propre famille, est-ce qu'une telle démarche serait envisageable pour moi ? Est-ce important de dire explicitement à nos proches qu'on les aime ? Nous pouvons comprendre à ce moment là que ce récit casse des tabous, qu'il questionne, que l'auteur est tout simplement transparent avec lui-même et sa démarche : « Je reste de longues heures avec eux. Moi qui, depuis des années, fuyais éperdument les réunions familiales (...) Il est vrai que je choisis de qui je veux parler et comment. (...) Est-ce qu'écrire m'apaise ? » (Alone Together (3), Paris, 2020-2021). Ce sont ces tournures interrogatives qui rapprochent le lecteur et l'auteur, parce qu'au final, on se pose tous les mêmes questions. Il laisse apparaître ses propres doutes par rapport au livre.

Enfin, après la lecture de ce livre, je pense qu'il peut vous paraître incongru de dire que cette histoire est aussi la nôtre mais ce n'est pas anodin. Même si l'histoire de sa famille et les conséquences qu'ont eu la guerre du Liban sur eux ne nous touchent pas directement, elle reflète malgré tout un schéma universel : la quête identitaire. Il est profondément bouleversant de voir se dérouler sous nos yeux une cinquantaine d'années d'histoire de famille. Le lecteur peut, en plus d'en tirer des

apprentissages, construire des parallèles entre la famille de Sabyl Ghossoub et ses propres expériences.

Critique de Cécile Gouget